

Cyril Herry

Nos secrets jamais



« L'écriture de Cyril Herry,
à jamais précise et obsédante. »

FRANCK BOUYSSSE

CADRE NOIR
SEUIL

NOS SECRETS JAMAIS

DU MÊME AUTEUR

L'Héritage Werther
Éditions du Cursinu, 2014

Scalp
« Cadre noir », Seuil, 2018 ; Points, 2020

CYRIL HERRY

NOS SECRETS JAMAIS

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Pour la citation en page d'exergue :
© Peter Rock, *L'Abandon*, traduit de l'anglais (américain)
par Philippe Aronson, Rue Fromentin, 2012

ISBN 978-2-02-144234-2

© Éditions du Seuil – février 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je donnerai ma tête, si l'on veut,
mais mon secret jamais.

Proverbe turc

Parfois lorsque tu dors quelqu'un pose sa main sur ta poitrine
ou sur ton dos et lorsque tu te réveilles il n'y a personne,
mais dans l'obscurité de la pièce
tu devines que quelqu'un t'a parlé.

PETER ROCK

1

En voyant de la lumière dans la maison de Magdalène Cendrot, Émile Bloch avait plongé sa cuisine dans l'obscurité afin de voir sans être vu. Il n'osait cependant plus bouger, car il savait ce que cette fenêtre allumée de l'autre côté de la cour signifiait. Tôt ou tard, quelqu'un devait venir. Un inconnu à qui le notaire aurait remis le trousseau de clés. Un étranger qui visiterait la maison avant de décider de ce qu'il allait en faire.

La vendre, redoutait le vieil homme.

Il vit bientôt des chaussures passer derrière les carreaux. Comme des espèces de rangers, il lui sembla. De fines rangers cirées qui foulaient le sol de ciment noirci de la cuisine, là où il avait lui-même découvert le corps sans vie de Magdalène, fin décembre. Des rangers dans un sens, puis dans l'autre. Et enfin des jambes. Un pantalon serré. Les jambes d'une femme qui resta immobile au-devant des cadavres de bouteilles en verre amoncelés dans un coin de la pièce.

La lumière de la cage d'escalier prit le relais de celle de la cuisine et une silhouette floue monta les marches.

Agile et mince, nota Bloch.

Puis la lumière de la chambre de droite perça la façade où l'on ne distinguait plus la forme des pierres à cette heure-ci.

La chambre de la morte.

C'était le rôle des notaires d'aller crapahuter dans les branches des arbres généalogiques, en vue d'y dénicher un fruit encore comestible, plus ou moins éloigné du dernier en date qui s'était décroché de l'arbre pour s'en aller pourrir dans la terre.

La poisse, se dit Bloch en passant de sa cuisine à la chambre de sa mère pour continuer d'épier les va-et-vient.

Malgré le temps écoulé, cette pièce-là sentait toujours le médicament. Il n'aimait pas y entrer. La dernière fois, il avait été obligé d'aérer après qu'un chat eut choisi de crever dans le grenier. Juillet 2017. Le temps qu'il s'en rende compte et s'empare de l'échelle pour évacuer la charogne, la décomposition avait déjà semé des petits vers par l'interstice des lames du plafond et envahi la chambre de mouches bleues qui se cognaient aux vitres. Une horreur. Des semaines pour se débarrasser de la puanteur et permettre aux médicaments de reprendre le dessus.

Sa mère aussi, c'est lui qui l'avait trouvée. Un matin de bonne heure, morte pendant son sommeil.

Morte, cette fois-ci, s'était dit Émile Bloch en lui caressant le front – depuis le temps qu'une attaque cérébrale l'avait privée de la plupart de ses facultés physiques et mentales.

Mars 2008.

Déjà onze ans.

Juste après, Magdalène avait fermé son petit bar, sans préavis. Juste après, elle s'était mise à boire toute seule et à perdre la boule. Un peu, puis sérieusement. À raconter n'importe quoi et à devenir désagréable. Et finalement à se taire, à ne plus mettre le nez dehors, à ne plus répondre quand on venait frapper à sa porte.

La presque centenaire ne voulait plus voir personne, sauf rares exceptions, parmi lesquelles ce brave Émile qu'elle avait vu venir au monde et qui n'avait jamais cessé de lui rendre service au quotidien : fendre et rentrer son bois, veiller à ce

qu'elle ait toujours à manger et à boire, relever son courrier, signer des papiers à sa place, sortir ses poubelles, entretenir le potager auquel il tenait autant qu'à sa vue exceptionnellement bonne pour son âge.

La lumière de la chambre de droite s'éteignit et Bloch repassa dans la cuisine pour suivre la silhouette dans celle de gauche. Il se demandait si cette étrangère allait venir frapper à sa porte ce soir, ou bien demain. S'il allait devoir se coucher dans l'ignorance.

Une trouille l'empêchait de descendre chez Magdalène pour poser la question. Une trouille et une colère, car il y avait de fortes chances pour que cette femme sortie de nulle part décide de liquider la maison, mal en point comme c'était, dans ce village perdu en pleine campagne. La maison et la petite dépendance où Bloch habitait. Bâtie dans l'arrière-cour, elle était invisible depuis la rue. On ne pouvait la voir que du ciel.

À quoi bon s'encombrer de travaux et de soucis ? L'étrangère allait mettre l'ensemble en vente et Bloch serait expulsé dans la foulée. Même si la loi trouverait à coup sûr le moyen de le formuler de manière plus courtoise, quoi qu'il en dise, on allait le prier de débarrasser le plancher.

La fenêtre de gauche s'éteignit et il supposa que l'étrangère visitait à présent les deux chambres qui donnaient sur la rue. Le vieil homme connaissait toutes les pièces de la maison, à l'exception d'une des quatre chambres, dans laquelle personne n'avait jamais dormi de son vivant. En dernier lieu, il était entré dans celle de Magdalène, première porte à gauche en haut de l'escalier, le soir où il avait fallu disposer le petit cadavre tout rigide dans le lit, avec l'aide du médecin, le temps de lui trouver un cercueil. Il n'avait plus remis les pieds dans la maison par la suite.

Il regarda autour de lui, sa cuisine prise dans la pénombre. Sa table, ses chaises, sa pendule, son évier, sa cuisinière à bois, un torchon clair qui pendait après. Un buffet, une maie, la machine à coudre de sa mère, une télé et les mêmes choses accrochées aux murs depuis la nuit des temps, nappées de graisse. Il allait falloir tout vider, nettoyer. S'installer dans un autre endroit, trouver un autre potager, prendre de nouvelles habitudes.

En somme, commencer une autre vie.

Ce qui, à son âge, était humiliant.

La silhouette de l'étrangère reprit la cage d'escalier pour regagner la cuisine, et vraisemblablement le bar attendant, car Bloch perdit de vue les rangers à partir de ce moment-là.

Inscrit en lettres rouges sur fond crème, « Café du Centre » s'écaillait sur la façade principale.

T'es en train de calculer, hein ? se dit-il.

Combien tu vas pouvoir tirer de ces deux maisons et du reste.

Combien de milliers de misérables euros pour l'endroit où j'ai passé toute ma vie.

Il ne ralluma pas la lumière pour charger la cuisinière, grimper à tâtons sur son lit et se glisser sous l'édredon. Se mettre sur le dos et fixer le plafond dont on distinguait les lézardes et les boursouflures grâce aux reflets ambre doré venus de la cour. Le phénomène simulait des chemins tortueux, par endroits des reliefs, ou bien des cours d'eau asséchés, des crevasses. Un paysage aride que le vieil homme connaissait par cœur pour l'avoir exploré de part en part et vu s'esquinter au fil de sept décennies.

Il ne parvenait pas à se faire à l'idée.

2

Rien n'avait bougé dans la salle de l'ancien bar éclairée par le halo d'un réverbère fixé au-dessus du trottoir d'en face. À croire qu'on avait bouclé l'établissement la veille et saupoudré sur-le-champ les meubles et les choses d'une fine poussière argentée. Tout était à sa place, intact, et pourtant, selon M^c Malherbe, Magdalène Cendrot avait cessé son activité onze ans auparavant.

C'était un véritable petit musée qu'Élona Baum avait décidé de visiter sans toucher aux interrupteurs. Rangées de bouteilles sur des étagères en bois, variétés de verres et de tasses, cendriers sur les tables, tabourets alignés le long du comptoir, calendrier périmé, photographies aux murs, distinctes ou tapies dans les ombres portées.

Maintes sortes de sirops subsistaient ; en revanche, vins, apéritifs et digestifs avaient été liquidés, à l'exception d'un fond de cognac qu'Élona localisa tout en haut d'une étagère, après que les phares d'une voiture eurent balayé la salle d'un rayon blanc, violent comme une lampe scanner.

Elle opta pour du sirop de grenadine, nettoya un verre plat, dépoussiéra l'assise d'un tabouret, se hissa dessus. Puis elle leva le verre en hommage à Magdalène Cendrot, qu'elle n'avait vue qu'en photo lorsque sa mère avait daigné lui dire un mot sur sa famille.

Lui dessiner une espèce d'arbre généalogique.

Prendre enfin la peine de lui révéler quand et pourquoi elle et sa mère avaient un jour coupé les ponts de cette façon, définitivement.

Elle se récita dans l'ordre la liste des commerces qui s'étaient succédé dans cette demeure depuis sa construction, aux environs de 1800. M^e Malherbe avait dit : sabotier, épici-er, photographe et, pour finir, le café que Magdalène avait ouvert à l'issue de la Seconde Guerre.

Une grange mitoyenne.

Quatre chambres et une salle de bains à l'étage.

Quantité de meubles, d'objets, d'effets personnels.

Quantité d'indices.

Le notaire avait précisé qu'un monsieur occupait toujours la maisonnette située dans l'arrière-cour. Qu'il était né dedans et qu'il faudrait « voir avec lui », selon ce qu'elle choisirait de faire des murs et du reste.

Un potager.

Un hectare boisé à la sortie du village.

Deux comptes en banque – *de quoi vivre trois années sans rien faire*, s'était dit Éлона après un bref calcul mental.

Et cette invraisemblable cohue de bouteilles de vin vides, abandonnées dans un coin de la cuisine, que nul n'avait jugé bon d'évacuer.

« Parce que ton père est d'origine allemande, lui avait dit sa mère, elle n'a plus voulu entendre parler de moi. On ne s'est jamais revues. »

Première réponse.

C'était moins d'une année avant qu'elle mette fin à ses jours. Elle était fille unique. Elle s'appelait Rose.

Rose Cendrot, devenue Rose Baum en 1982.

« Ton grand-père est mort vers la fin de la guerre, l'année de ma naissance. Ta grand-mère a passé le reste de sa vie toute seule. »

Deuxième réponse.

Élona avait ensuite eu droit à une poignée de noms et de prénoms de défunts inscrits au crayon dans les rectangles biscornus de l'arbre. Dates approximatives de naissances et de morts. Points d'interrogation, flèches, ratures, soupirs... Cet arbre qu'Élona avait qualifié d'arbuste, tant il était rachitique et criblé de manques, qu'elle avait cependant conservé dans un tiroir de sa chambre – et cette photo de sa grand-mère debout devant une boutique, vêtue d'une robe élégante. Sa fille Rose était son portrait craché. Vingt ans sur le cliché, avait estimé Élona. Un sourire pincé. Aucune légende au verso.

« Ta grand-mère est décédée, avait ajouté sa mère. Quelque temps après ta naissance. Je ne suis pas allée à l'enterrement. »

Le mensonge s'était fait un nid dans l'esprit d'Élona, jusqu'à ce qu'un courrier le trahisse, fin décembre, l'informant qu'elle héritait de l'ensemble des biens de l'arbre.

Par la suite, elle s'était répété de temps en temps ces mots que sa mère avait prononcés à l'issue du court récit : « Il n'y a rien d'autre à dire de ta grand-mère. Oublie le passé, occupe-toi de ton futur. »

Oublie le passé était revenu persister en particulier. Mais Élona n'avait eu aucune peine à exaucer le vœu, puisqu'il n'y a rien à oublier à compter du moment où l'on ignore tout, ou presque.

Elle descendit du tabouret pour s'approcher d'une photo qui avait retenu son regard : sous un verre poisseux, une quinzaine d'individus alignés au milieu d'une rue qui ressemblait fort à celle où se trouvaient la maison et son café

délaissé. Elle décrocha le cadre pour l'examiner sous un éclat de réverbère : trois hommes, quatre femmes, sept enfants. À gauche, sous une enseigne qui indiquait « Photographe », une petite fille vêtue de blanc, âgée de quatre ou cinq ans, dans les bras d'un jeune homme à moustache dont Éлона venait de croiser le visage sur une photo à l'étage.

Plus loin, à l'arrière-plan, on pouvait déchiffrer « Boulangerie ». À gauche, « Épicerie », et peut-être bien « Pharmacie ». D'autres boutiques encore, des deux côtés de la rue des Commerces qui n'avait pas beaucoup changé, mais où la plupart des enseignes avaient disparu.

Vous êtes tous morts, se dit Éлона en passant en revue les visages.

Au dos du cadre, la mention « Auguste Cendrot, photographe » figurait en lettres dorées. Pas de date.

Elle s'attarda sur la petite fille.

Les photos voisines montraient une place ornée d'un monument aux morts ; une rue, une église, une autre rue et de nouveau la place, prise sous un angle différent – *depuis le monument aux morts*, calcula Éлона. *À moins qu'il n'y en ait pas encore eu, à cette époque, de morts.*

Elle regarda d'autres photographies anciennes pendues aux murs, toutes en noir et blanc, puis passa à un groupe de plus récentes, en couleurs celles-ci, pas encadrées, fixées à un miroir de l'autre côté du comptoir. Une fresque où certains visages revenaient plusieurs fois, dont celui d'une vieille dame à chignon blanc.

– Ces yeux, cette bouche... murmura Éлона en prélevant du bout des doigts un cliché sur lequel la dame figurait en gros plan.

Tournée vers l'objectif, à l'évidence contrariée qu'on la photographie à cette seconde. Des petites lunettes rondes

et des yeux gris qui tiraient sur le vert, trop clairs à cause du flash. Magdalène Cendrot ici, puis là, de nouveau seule ou en compagnie d'un client, ou deux, ou trois. Une autre femme à l'arrière-plan, à deux reprises. À quoi ressemblait ce M. Bloch ? Figurait-il sur ces photos emplies de visages rieurs ou bien pensifs, de verres levés, de simples portraits, de vues générales de la salle où Éлона se trouvait ?

Où tout s'était figé.

Quelque chose grattait le plafond depuis un moment, juste au-dessus de sa tête, sous le plancher de la chambre de sa mère, dont elle avait fait le tour pour s'assurer que c'était bien celle-ci. En avaient témoigné quatre photographies aux murs. Mais elle n'avait touché à rien pour cette fois, sauf aux poignées de portes et aux interrupteurs en porcelaine.

C'était la dernière des quatre chambres qu'elle avait visitées.

La première était celle de Magdalène, sans l'ombre d'un doute. Les draps défaits, froissés, l'avaient attesté en un seul coup d'œil, et encore des photos, plus anciennes que celles qu'elle venait de trouver. Partout des photos : dans les chambres, dans le bar, dans la cage d'escalier – *sans compter celles de ton père que tu as bien dû conserver dans des albums ou dans des boîtes*, songea Éлона en terminant son verre de sirop, *puisque'on est photographe d'arrière-grand-père en arrière-petite-fille*.

Elle décida de dormir tout habillée cette nuit-là, car il faisait très froid dans cette maison dont le bois craquait. Elle n'ôta que ses Doc et son pull, puis posa ses lunettes sur la table de nuit, près d'un réveil à cloches arrêté et d'un mouchoir rose en tissu roulé en boule.

Tout habillée dans les draps jaunâtres du lit de la morte.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2020, N° 144231 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE